

Paris qui Chante

REVUE HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉE



ABONNEMENTS
 Un an..... 10
 Six mois..... 6
 ÉTRANGER
 Un an..... 12
 Six mois..... 8
 ADMINISTRATIONS
 6 et 8, Rue du Louvre
 PARIS
 TÉLÉPHONE
 ADMINISTRATION 3
 DIRECTION 3



Paroles et Musique
de
J. MEUDROT

Interprétée
par
Mlle NORCY

RIEN NE VA PLUS, MESSIEURS!

ou la Question des Jeux défendus

PIANO

♩ Allegretto

Quels ac - cès d'pu-deur a l'cer-veau De ce cher Doc - teur Clémen - ceau, Et quels chi - chis, j'vous d'mande un
peu A - vec ses lois con-tre le jeu! Pensez-vous qu'la Belle O té ro, N'va pas mu - gir comme un tau

- reau! Si vous fermez l'cercl' Mac-Ma-hon, Où pourra-t-ell' perdr' not' po-gnon! C'est pas fi

- ni, la polic' tracas-siè-re R'luquant par de-

- vant et fouinant par der-riè-re Parl' d'envoy-

- er pri-sonniers au Parquet Les ceuss' qui ris-



qu'ront leur absinthe au jac-quet A caus' du nom, on supprim'ra Les verriers d'Bacca-rat

Plus d'wagons, d'machin', de tender, Plus de rails! car tout ça c'est clair Fait un ch'min d'fer.



Qui vous rinc' jusqu'au dernier sou...



A moins qu'un Lépin', trop taquin...



Et l'on tire par derrière...

II

Si ça n'doit viser qu'les tripots,
 En somm' ces décrets sont moraux ;
 Mais alors, je suis bien surpris
 (Les jeux d'z'hasard étant proscrits)
 Qu'on se montre si paternel,
 A l'égard du pari mutuel,
 Cette institution de filou,
 Qui vous rinc' jusqu'au dernier sou.
 Car, on le sait, aux cours's, l'année entière,
 On tir' par devant et l'on tir' par derrière,
 Les jockeys march'nt tous pour le mém' canard,
 A condition qu'la cot' soy' bonne au départ.
 Ne me parlez pas du grand crack,
 Dix fois sur neuf... dans l'lac,
 Bref, le turf, été comme hiver,
 C'est-y pas un long tapis vert,
 Râflant l'ober!

III

Un qu'réjouit cett' loi d'exception,
 A caus' de la r'population,
 C'est M'sieu Piot qui m'disait hier,
 « Viv' les loupiots!... à bas l'poker! »
 En effet, mesdam's, vos époux,
 Privés d'cart's, ces dang'reux joujoux
 Se rattrap'ront la nuit, le jour,
 Sur le jeu charmant de l'amour!
 Il se mettront, pleins d'ardeur printanière,
 A l'jouer par devant comme à l'jouer par derrière,
 Si bien qu'au bout d'quéqu's périod's de neuf mois,
 Les Français seront plus nombreux qu'les Chinois.
 A moins qu'un Lépin', trop taquin,
 Veuille arrêter c't'entrain,
 En prétendant, très irrité,
 Qu'au fond, ce jeu mouvementé,
 C'est l'écarté!

LA CHASSE



Paroles et Musique de

PAUL MARINIER

Allegro moderato

PIANO

Aux dernier^s ombres de la nuit Le brav'chasseur part de chez

lui A-vec son fusil qui re-luit Sans u-ne ta-che. Il va so-li-de, calme et fier Tout en sif-

-flo-tant un viel- air A la gloi-re de Saint Hu-ber-t Dans sa mous-ta-che C'est pas un

2^e COUPLÉ



Le coup parti... le coup est parti...

II

C'est pas un chasseur d'occasion,
Il a un' arm' de précision,
Un carnier dernière invention.
Solide et lourde.
Sa gourde est ple'n' de fin' liqueur,
Ya pas à dir', ya pas d'erreur,
On voit bien qu'c'est un vrai chasseur,
Et un' vrai' gourde.

III

En l'voyant d'la sorte accoutré,
Les gens se dis'nt, l'air effaré :
« V'là un homm' qui va massacrer,
Toute un' prairie,
Occir, au moins, tout un troupeau ! »
Rassurez-vous, lièvre ou lap'reau,
Il n'rapport'ra qu'la fameus' peau
La peau d'zèbie.

IV

Dans la gar', sitôt arrivé,
Il mont' rapid'ment, au pied l'é,
Dans l'compartiment réservé,
Pour les dam's seules.
Qui, voyant c'chasseur et son chien,
C't'auraitil gênant, ô combien ?
En femm's bien él'vées, n'disent rien,
Mais font la... tête.

V

Le voilà dans les prés fleuris,
Paraît que perdreaux et perdrix,
Y en a à n'savoir, roug's ou gris,
Par où les mettre.
Ah ! c'qu'il en voit, c'est suffocant,
Tout aussi gros qu'des pélicans,
Malheureus'ment ils f... le camp,
A trois mill' mètres.

VI

Sur la lisièr' de la forêt,
(Circonst'nce plein' d'intérêt).
V'là son chien qui tombe en arrêt,
Plein d'frénésie.
S'il flaire ainsi c'est pas pour rien,
Non. C'est tout bonn'ment qu'un autr'
A passé par là, ça s'voit bien. [chien,
O poésie !

VII

O bonheur ! soudain, tout réjoui,
Il voit un gros lapin d'avant lui,
Il épau'e sans fair' de bruit,
Un éclair brille.
Le coup part... le coup est parti,
Mais il s'aperçoit, tout saisi,
Que l'lapin est parti aussi,
Dans sa famille.

VIII

Comme il n'fait pas les chos's à d'mi,
Son s'cond coup brav'ment il l'a mis,
En plein dans l'derrièr' d'un ami,
Et, plein d'colère,
Il s'dit : « Pour un'fois q'j'suis adroit,
Que j'touch' quéqu'chos', voilà ma foi,
Que j'peux pas l'rapporter chez moi,
Dans ma gib'cière. »

IX

Enfin, las de n'attraper rien,
Il tue, avec un mal de chien,
Un pauvr'petit oiseau qui lui r'vient,
Chose étonnante,
A cent francs avec les débours ;
C'est pour rien d'autant qu'tous les jours,
Aux Hall's, on a la douzain' pour,
Deux francs cinquante.



Il rentr' chez lui, vanné, mouillé...

X

Il rentr' chez lui, vanné, mouillé,
Dans un état à fair' pitié,
Et se couche auprès d'sa moitié,
Puis il bafouille,
En rêvant dans l'obscurité,
Ces mots : « Tonner', fatalité,
Zut en v'là encore un d'raté,
Toujours bredouille ! »



Paroles de
BRIOLLET
et **LELIÈVRE**

Musique de
LÉO POUGET

JOLIES COCHETTES

INTERPRÉTÉE PAR Mlle LIANE D'ÈVE

Large. *ff* *M^{te} de Marche* Voyez passer très no-blement La

jo - lie p'tit' co - chet - te Co - quet - te Guill' - ret - te D'amour tou - jours en què - te Fai -

-sant claquer son fouet au vent Comme pour con - duire un pur sang Ell' n'charg'que des mes - sieurs Très gé - né -

CHANT

PIANO



1

Afin d'séduire
 Le client souve't très grognon,
 Dans un sourire,
 Ell' murmur' tout bas : « Joli blond !
 Où faut vous conduire ? »
 L'voyageur, plus galant,
 Répond en délire :
 « Chez vous, ma belle enfant, »
 Plus d' voix d'rogomm-,
 De Collignon mal embouché,
 On voit en somme,
 Qu'elle ne demand' qu'à marcher,
 Du reste les hommes,
 Sans se faire prier,
 Aim'nt par les femm's s'fair' rouler.

REFRAIN

Voyez passer très noblement,
 La jolie p'tit' coquette,
 Coquette,
 Guill'rette,
 D'amour oujours en quête,
 Faisant claquer son fouet au vent,
 Comme pour conduire un pur sang,
 Ell' n'charg' que d-s messieurs,
 Très généreux,
 Sur son sièg' d'un air bien él'vé,
 Ainsi qu'un' com esse,
 Ell' se redresse-
 En souriant sans cesse,
 Et tous les clients blasommés,
 Qui regard'nt son ch'val couronné
 S'écrient : « A chacun notre tour,
 Montons, montons dans l'taxi de
 l'amour »



si qu'une com-tes-se Ell' se re-dres-se En sou-ri-

re-gard'nt son ch'val cou-ron-né S'é-

al Coda ⊕

ous Montons dans l'taxi de l'amour.



II

Quand insipide,
 Un agent lèv' son bâton blanc:
 D'un air candide,
 Ell' baiss' les yeux naïvement;
 Puis, ret'nant les guides,
 D'avant ce gest' polisson,
 Ell' dit très timide:
 «J'comprends pas l'allusion,»
 Baisant les stores,
 Si dans son saphin deux amants
 Disent: «J't'adore,
 Ah! je meurs! je meurs, ah! ma,
 Ell' dit: «Pas encor.» [man]-
 Si vous mourez, mes p'tits,
 Qu'est-ce qui paiera votr' taxi?»

AU REFRAIN



COUPLETS.

1. A - fin d'sé - dui - re Le cli - ent sou - vent très gro -
 2. Quand in - si - pi - de Un a - gent lè - ve son bâ - ton

- gnon — Dans un sou - ri - re Ell' —
 blanc — D'un air can - di - de Ell'

murmur' tout bas jo - li blond! — Où faut - vous con -
 baiss' les yeux na - i - ve - ment — Puis ret'nant les

- dui - re? L'vo - ya - geur plus ga - lant Ré - pond en dé - li - re Chez vous ma belle en -
 qui - des D'vant ce gest' po - lis - son Ell' dit très ti - mi - de J'comprends pas l'al - lu -

- fant Plus d'voix d'ro - gom - me De Col - lignon mal embou - ché — On voit en -
 - sion Bais - sant les sto - res Si dans son sa - pin deux a - mants — Di - sent j' l'a -

som_me Qu'el_le ne demand' qu'à mar_ cher_

do re Ah! jemeurs! jemeurs! Ah! ma_ man_

Du res_ te les hom_ mes Sans se fai_ re pri_

Ell' dit: Pas en_ co_ re Si vous mou_ rez mes

_ er

p'tits



Aim'nt par les femm's s'fair' rou_ ler

Qu'est_ c'qui paie_ ra votr' ta_ xi.

Voy

POUR FINIR.

⊕
CODA



Lettre d'une Cousine à son Cousin

PAROLES



CHANSON



MUSIQUE

DE

HENRI MEILHAC

Interprétée par Mlle Jeanne GRANIER

DE

CHARLES LECOCQ



Allegretto.

PIANO *mf*




Poco più lento.

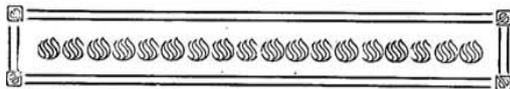
Je ne voulais pas vous é - crire Mais

p



il faut fai - re son de - voir, — Il





Cl. Reutlinger.

JEANNE GRANIER

le faut, et je dois vous di - re Ce

qui s'est pas-sé l'au-tre soir— Dans

le sa-lon bleu, chez grand' mè - re, On

a parlé de vous, cou-sm, — On en a parlé de ma - niè-re A lui causer bien du cha-

- grin — Je me faisais toute pe - ti - te Pour entendre ce qu'on di - sait On

Più presto

blâmait fort votre con_dui-te, Elle est déplorable, il pa-raît. Tout ça, vous comp-re-nez, tout

ça ne me fait rien, Ce que je vous en dis, moi, c'est pour vo-tre bien.

ad lib. a Tempo



Cl. Reutlinger.

I

Je ne voulais pas vous écrire,
Mais il faut faire son devoir,
Il le faut, et je dois vous dire
Ce qui s'est passé l'autre soir,
Dans le salon bleu, chez grand-

[mère,
On a parlé de vous, cousin,
On en a parlé de manière
A lui causer bien du chagrin,
Je me faisais toute petite
Pour entendre ce qu'on disait,
On blâmait fort votre conduite,
Elle est déplorable, il paraît.
Tout ça, vous comprenez,
Tout ça ne me fait rien;
Ce que je vous en dis, moi,
C'est pour votre bien.

II

On disait, c'est épouvantable,
Que vous passez toutes vos nuits,
Dans un cercle, autour d'une
[table,
Où d'autres messieurs sont assis,
Et là, d'une voix enfiévrée :
Huit, neuf, Banco, je prends la
[main,
Quand la séance est terminée,
Vous n'avez plus visage humain.
C'est un spectre qu'on voit pa-

[raître.
On disait qu'avec un tel goût,
Cousin, vous finirez par n'être
Plus gentil, plus gentil du tout.
Tout ça, vous comprenez,
Tout ça ne me fait rien;
Ce que je vous en dis, moi,
C'est pour votre bien.

III

On disait encore autre chose,
Mais ce terrain est si brûlant,
Que je m'arrête, et que je n'ose...
Allons, il le faut cependant,
On disait, c'était la baronne,
Elle en riait, c'était très mal.
Que vous aimiez une personne
Qu'on admire au Palais-Royal.
Encore ajouta la duchesse,
En se penchant pour parler bas,
S'il n'avait qu'elle pour maîtresse,
Mais il en a des tas, des tas.
Tout ça, vous comprenez,
Tout ça ne me fait rien;
Ce que je vous en dis, moi,
C'est pour votre bien

IV

Lorsque l'on eut fini, grand'mère,
Joignit les mains, puis dit :

[« hélas !
Il est perdu, j'en désespère ! »
Moi, je ne désespère pas.
Le péril est bien grand, sans
[doute,

Et cependant, si tu voulais,
Si j'étais à ta place, écoute,
Moi, vois-tu, je me marierais.
Je chercherais dans ma famille,
Dans la famille c'est meilleur,
Quelque brave petite fille,
Que j'aimerais de tout mon cœur
Tout ça, tu le comprends,
Tout ça, ne me fait rien ;
Ce que je t'en dis, moi, cousin
C'est pour ton bien



LA SEMAINE MUSIC-HALL

PARISIANA

Les Colles de la Femme

Fantaisie Vaudeville

de M. EUGÈNE JOULLOT



Cela pourrait s'intituler *l'Inutile Mensonge* et remplir les trois actes d'une comédie psychologique ; mais combien je préfère... et le public sera de mon avis, que M. Joullot n'ait voulu nous montrer que les côtés réjouissants et malicieux de son sujet !... Les moralistes ont assez épilougué, disserté et divagué sur la manie qu'il tient les femmes de raconter des histoires et, comme on dit, de faire des colles. On n'ignore point que cela peut jeter le désordre dans les familles et entraîner les plus terribles conséquences. Mais, enfin, voilà cinq ou six mille ans, sept peut-être, que cela dure, depuis qu'il y a des femmes... et qui causent ! et l'on n'a jamais compris pourquoi la vérité est si souvent altérée, bien qu'elle habite au fond d'un puits. Il faut en prendre son parti et savoir gré aux jolies femmes, quand il leur plaît de faciliter et d'agrémenter la vie par d'aimables mensonges ! La plus indulgente des religions n'a-t-elle pas inventé la théorie des « mensonges joyeux » ? Sachons donc les écouter complaisamment, sans trop y croire, et pardonnons à nos petites amies de ne pas toujours nous dire avec qui elles nous trompent, ni à quelle heure. Ça ne nous ferait aucun plaisir — et ça pourrait même nous causer quelque ennui.

Seulement pour mentir avec à propos, il faut la manière, et voilà justement ce qui manque à la mignonne petite Mme Bombarel, épouse légitime — et jusque-là fidèle — de l'honnête M. Bombarel, gantier. Non point que Mme Bombarel ait quelque chose de grave à dissimuler. Mais elle a surpris entre les mains de son mari une invitation pour le bal des Quat'z'Arts ! et il n'en a pas fallu davantage pour lui inspirer une folle envie de s'y faire conduire. Or, l'infidèle Bombarel, qui compte y mener justement sa maîtresse, M^{lle} Loulou, ne veut point entendre parler (et pour cause !) d'accompagner sa femme dans « cette saturnale » !... La petite M^{me} Bombarel n'insiste pas — parce qu'elle a pris tranquillement son parti d'aller au bal sans aucun Bombarel, et malgré tous les Bombarel. Elle consulte son artificieuse amie Lucienne, que rien n'étonne plus... et Lucienne lui donne les pires conseils — et un flacon de narcotique, qui, versé dans le tilleul quotidien du brave gantier, l'endormira d'un sommeil légitime et réparateur dont M^{me} Bombarel profitera pour s'évader. A point nommé se trouve là le timide et rougissant M. Choufleuri, amoureux transi, auquel M^{me} Bombarel n'a jamais rien accordé : pour ce soir, elle lui accordera la permission... de l'emmener au Bal des

Quat'z'Arts ! Tout s'arrangerait donc pour le mieux, si M. Bombarel qui a, lui aussi, les meilleures raisons de passer les nuits dehors, ne jugeait pas que le tilleul est plutôt un calmant inutile en certains cas... En bon patron, il offre donc sa tasse à son caissier Patureau, confus d'un tel honneur ! Patureau ne tarde pas à s'endormir d'un sommeil profond... Dans l'obscurité de la boutique déserte, le brûlant Auvergnat Lochamoile, amant de la cuisinière et qui vient de s'introduire subrepticement au logis, heurte la chaise où souffle le caissier... Il le prend pour Bombarel, et le saisissant dans ses bras, va le déposer avec précautions sur le lit de la jolie gantière, qui vient de filer à l'anglaise... je ne sais pas si vous prévoyez toutes les complications qui vont surgir de là ! Mais je vous garantis qu'elles y sont toutes !

Il va sans dire qu'au bal des Quat'z'Arts tout le monde se retrouve et que la situation s'embrouille le plus joyeusement du monde. M. Bombarel, reconnu par le plus sérieux de ses clients, est obligé de lui présenter Loulou comme sa femme légitime tandis que l'entrepreneur capitaine Vadlavan prend la vraie M^{me} Bombarel pour une cocotte et lui prend même bien autre chose, de sorte que M. Choufleuri l'amoureux transi, se trouve érigé en défenseur de la vertu outragée et forcé d'accepter sous le nom de Bombarel une réparation par les armes à laquelle il ne tient pas du tout ! Cependant Loulou se grise avec le client sérieux, M. Musardin, qui, croyant rendre service à Bombarel et s'obstinant à la prendre pour la vraie M^{me} Bombarel, la reconduit au domicile du gantier !

Il en résulte qu'au troisième acte, Bombarel trouve sa maîtresse dans son propre lit, son caissier dans le lit de sa femme — et les témoins du terrible capitaine Vadlavan !...

Je ne crains pas de vous laisser prévoir que tout s'arrange au quatrième acte et que la petite M^{me} Bombarel, obligée d'avouer son escapade pour se procurer un alibi, reçoit le pardon de son mari.

Mais ce que je ne puis assez dire, c'est le mouvement endiablé qui emporte tout cela.

Les colles de la Femme présentent le plus heureux mélange de vaudeville bien construit et de fantaisie à spectacle. Tous les personnages sont amusants et spirituellement typés et l'excellente troupe de Parisiana n'eut jamais meilleure occasion de prouver que les bonnes pièces sont toujours bien jouées. M. Paul Fugère a composé le rôle de Bombarel en parfait comédien, avec ce mélange de rondeur et de finesse qui lui fait une physionomie si originale.

M^{lle} Elynett est la plus gentille des gantières et a son rôle de M^{me} Bombarel lui va comme un gant.

La somptueuse et fraîche Mary Perret incarne une Loulou sensuelle et délurée qui fait excuser l'infidélité conjugale de M. Bombarel. Elle détaille à ravir au troisième acte des couplets remplis des pires intentions.

Carl Star plastronne, tempête et rouspette avec un naturel parfait dans le rôle du terrible capitaine Vadlavan. Antony sait traduire avec esprit les ahurissements et les terreurs du malheureux caissier Patureau, déplorable époux d'une gaillarde jalouse (et d'ailleurs jemme cochère !) qui le corrige de la belle façon.

Le rôle de la cochère a servi de début à M^{me} Gabrielle Lange que le public a si souvent applaudie sur d'autres scènes. Elle y a mis toute sa joyeuse crânerie, sa bonne humeur et son tempérament de vraie comédienne.

L'excellent comique René Raoult débute aussi à Parisiana. Voilà pour M. Ruez encore une excellente recrue. René Raoult a composé avec beaucoup de soin le rôle de Musardin, le client sérieux, qui inscrit toutes ses dépenses et le chiffre de ses menus plaisirs... de compte à demi avec son associé, resté à Châteauroux, tandis qu'il s'amuse comme une petite folle ! Ce rôle original et typique sert admirablement les qualités très personnelles et très « en dehors » de René Raoult.

Lacerpète montre, lui aussi, des dons de parfait comédien dans le personnage de l'Auvergnat Lochamoile.

M^{lle} Daulnay manque un peu de laisser-aller dans le rôle de Totoche la Montmartroise. Elle me paraît trop élégante et trop distinguée pour cet emploi : c'est du moins un reproche qu'on ne pourrait pas faire à tout le monde !

M^{es} Baye et Labry sont vraiment parfaits, chacun dans son genre, en témoins de duel.

Les deux tableaux du *Bal des Quat'z'Arts* et du *Parc des Princes* sont présentés et mis en scène avec le goût habituel à Parisiana. Un peu trop de maillots, pourtant. Puisqu'on les supprime de plus en plus — et jusque dans cette admirable reconstitution d'Athènes que Gémier vient de nous donner — pourquoi nous cacher les jambes des petites femmes de Parisiana, dont les trois quarts sont jolies et bien faites ? Nous n'avons point oublié la charmante et voluptueuse *Messe Rose*, ni les danses de l'idéale ballerine aux pieds nus : M^{lle} Suzy Deguez.

Les éclairages de Parisiana sont toujours les mieux réglés et les mieux gradués que je connaisse au music hall.

Et l'excellent maître de ballet Sicard sait faire évoluer selon des rythmes éternels les charmantes danseuses dont les noms mériteraient, comme disait Alfred de Musset, d'être

écrits d'un stylet d'or sur un pur diamant.

Mais l'or ni les diamants ne se trouvent à ma portée...

CURNONSKY

